Presse écrite FRA

Art & Métiers du Livre

Famille du média : **Médias spécialisés grand public**

Périodicité : **Bimestrielle**

Audience : **40500**

Sujet du média : **Culture/Arts littérature et culture générale**

Edition : **Juillet - aout 2023 P.36-43**

Journalistes : **Maxime Préaud**

Nombre de mots : **2735**

PORTRAIT D'ATELIER

249138 - CISION 0971535600501

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

L'atelier d'Astrid de La Forest

ou le hangar à bateaux

Décrire ce qu'il y a sur les murs, sur le sol et dans les placards d'un atelier d'artiste aide quelque peu à le ou la comprendre et permet d'en parler sans se sentir obligé de louer son talent. C'est l'occasion d'entrevoir, naïvement exposé aux yeux du visiteur curieux, un peu du mystère de l'art puisque c'est là qu'il est conçu, enfanté, et qu'il grandit peu à peu, au milieu des outils, des livres, des affiches jaunies, des vieilles photos et des cartes postales écornées, toute sa famille. Suivez le guide !

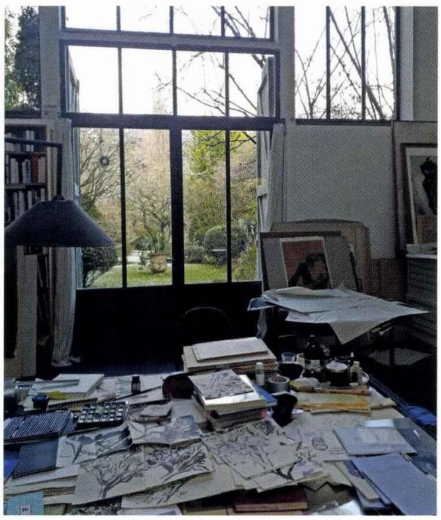
Par **Maxime Préaud,** graveur, conservateur honoraire au département des Estampes et de la Photographie, Bibliothèque nationale de France

Quand on entre dans l'atelier d'Astrid de La Forest, on se dit que la province a du bon, finalement, même pas très loin de Paris, y compris dans une bourgade où je n'ai pas vu un seul bistrot. À Paris tout est de plus en plus étriqué, à l'intérieur comme à l'extérieur, et encombré d'un tas de gens qui viennent, de loin parfois, pour y regarder leur smartphone, accessoirement la tour Eiffel et la Joconde. Thomery, c'est plus calme, il n'y a pas de touristes pour l'instant, on attend que l'atelier d'Astrid soit transformé en musée.

Ce samedi 17 décembre 2022, journée gris pâle, les forêts alentour, sapins verdâtres, bouleaux nus et chênes rouquins, sont blanchies d'une mince couche de neige. Le givre sur l'herbe rase des jardins qui descendent en pente douce vers la Seine craque sous les pieds. On ne peut que deviner l'eau dans laquelle, selon la tradition locale, nos rois venaient faire trempette quand ils logeaient à Fontainebleau et que la saison s'y prêtait. Le fleuve est propre, paraît-il, en amont de la capitale. La rive droite, au-delà du jardin, est dessinée par le train qui passe.

Vaste comme une église

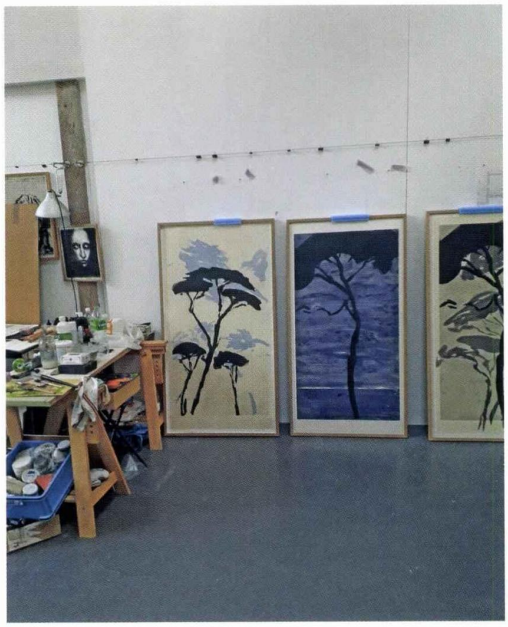
Dans l'espace occupé par Astrid, nettement séparé de la maison d'habitation, logeait autrefois une péniche ; une petite péniche. La grande porte en bois à deux battants massifs qui l'isole toujours du monde extérieur est secondée par une verrière par laquelle, en même temps que la lumière, on entre dans l'atelier ; deux fenêtres situées



Page de gauche :
Côté chœur.
© Maxime Préaud.

Ci-contre :
La verrière donnant sur le jardin.
© Maxime Préaud.

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.



« La grande porte en bois à deux battants massifs qui l'isole toujours du monde extérieur est secondée par une verrière par laquelle, en même temps que la lumière, on entre dans l'atelier. »

De haut en bas :
Côté gauche, avec les pins de la Villa Médicis. © Maxime Préaud.

Le vieux meuble à tiroirs. © Astrid de La Forest.

au plafond à double pente diffusent aussi de la clarté. Les murs sont peints en blanc. Le volume est tel qu'on pourrait, s'il y avait un peu d'ordre et une vague odeur d'encens, se croire dans une église de campagne – tout à fait laïque –, avec une abside, un chœur légèrement surélevé, une tribune et une sacristie. J'imagine que l'artiste, quand elle est en pleine activité, marche plusieurs kilomètres par jour, rien qu'en faisant des allers et retours de la première table de travail (il y en a au moins quatre) à la presse à taille-douce, et en grimpant à l'étage pour une petite sieste réparatrice.

Comme le lieu est très vaste, il n'y a de la place nulle part, et l'on ne sait guère où s'asseoir. Lorsqu'on entre, on voit sur la gauche, dans l'angle, un large meuble à tiroirs, moderne et fonctionnel. Je suppose qu'il contient des estampes de grand format, mais elles débordent aussi sur le dessus, de même que d'un carton posé un peu plus loin sur des tréteaux. Sur d'autres tréteaux à côté, Astrid a installé son matériel pour préparer sa mixture de carborundum, qu'elle étend ensuite sur ses plaques posées sur le sol. Astrid s'exprime toujours ou presque en grandes dimensions. Quand elle peint à l'huile, il arrive qu'elle appuie ses toiles sur la cloison de l'atelier. En ce moment, il y a trois cadres posés contre le mur, montrant des pins parasols, souvenir de ses séjours à la Villa Médicis, revenus d'une exposition à la galerie Regala, à Arles, en 2021.

Un joli désordre

La table de travail centrale est furieusement encombrée de papiers, de livres divers, d'une grande boîte d'aquarelle japonaise, de crayons de couleur ; il y a un flacon d'encre de Chine, un pinceau, une trousse, des fioles, des bocaux. Sur une autre table, à gauche, Astrid me montre un ensemble de grands carnets de dessins – elle les fabrique elle-même selon le format qui lui convient, pour les avoir à sa main – sur lesquels elle a travaillé lors de ses résidences à la Villa. Des aquarelles surtout, mais elle utilise aussi volontiers des encres à base de gomme laque de chez Sennelier, qui offrent plus de densité que la peinture à l'eau.

À droite de l'entrée se dresse une bibliothèque, accompagnée d'un petit tabouret rose qui permet d'attraper les livres du

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

rayon supérieur. C'est une bibliothèque spéciale histoire de l'art, il y a un peu de tout, et l'ordre alphabétique de naguère n'a pas résisté au temps. Elle contient aussi des carnets de dessins de l'artiste. À côté se trouve un meuble à petits tiroirs un peu de traviole, magnifique de vieillesse colorée, beaucoup plus séduisant que l'autre meuble d'en face, mais il ne renferme pas les mêmes trésors, seulement des tubes de peinture, des bâtons de pastel, des pinceaux, de petits outils et, sur le dessus, des mouchoirs en papier, du Scotch, de gros pastels, des livres (parmi lesquels *La Manga* de Hokusai, Kentridge…). Si j'ai bien compris, ce meuble a une longue histoire, et a suivi Astrid dans la plupart de ses déménagements.

La famille et les amis

Un peu plus loin s'étend un vieux bureau d'environ quatre mètres de long, lui aussi surchargé de papiers, d'estampes, de photographies ; il y a un rouleau de fil de fer, des vieilles factures, des pinceaux dans des pots en bois ou en céramique, et des livres en piles. La cloison qui lui fait face est constellée de photographies, dont certaines sont évidemment de famille, au milieu desquelles sont punaisées des pensées profondes de Camus, Maître Eckhart ou Philippe Jaccottet – j'avoue être toujours surpris par ce goût des phrases d'auteur, d'un côté je le trouve funèbre, d'un autre cela me fait penser à un dialogue d'Audiard. Mais c'est peut-être parce que je n'ai rien à dire qui mérite d'être punaisé sur le mur d'un atelier d'artiste.

On voit la photographie de Pierre Saint-Paul, un ami peintre décédé il y a peu ; de Raymond Meyer, l'imprimeur lausannois d'Astrid, avec lequel il lui est indispensable de travailler et dont elle craint fort qu'il s'arrête bientôt de venir à son secours : que faire sans son imprimeur fusionnel ? Surtout qu'imprimer les pièces au carborundum, de grandes dimensions, car il y a longtemps qu'Astrid ne fait plus dans le petit format, n'est pas une mince affaire… Il y a aussi des photographies de ses grands-pères (le premier ressemble à Bourvil, le second a tout de Guynemer à côté de son aéroplane), ainsi que de Nicolas Bouvier (elle-même est une grande voyageuse, de l'Argentine à la Tasmanie), et une magnifique image de la mère d'Astrid, somptueuse, en robe de mariée.

Trois marches, avec un muret sur le côté gauche, séparent le premier plan du second, celui que j'appelle le chœur. Parmi les objets que supporte le muret figurent deux grands vases indochinois en métal coloré qui viennent du grand-père aviateur. L'un d'entre

De haut en bas :
Triptyque III, 2018, gravure au carborundum sur impression couleur, 156 x 126 cm. Photographe Germain Plouvier. © Astrid de La Forest / 2023, ProLitteris, Zurich.

Pépé le Moko, 2009, carborundum et pointe sèche sur Velin d'Arches 400 g, 100 x 70 cm. Photographe Germain Plouvier. © Astrid de La Forest / 2023, ProLitteris, Zurich.

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

De haut en bas et de gauche à droite :
Crânes en cours d'étude.
© Maxime Préaud.

La presse Ledeuil.
© Maxime Préaud.

Côté droit, objets, images.
© Maxime Préaud.

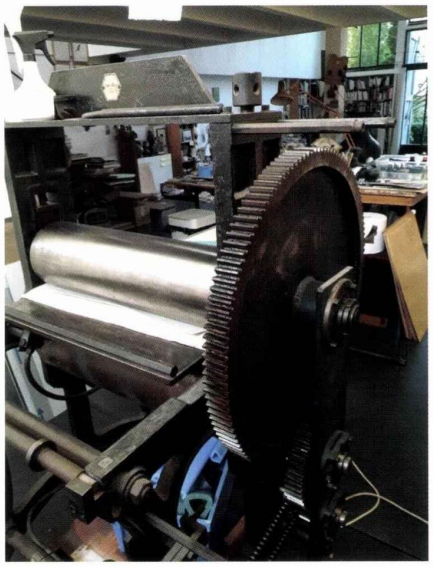
eux contient des rouleaux de papier, l'autre des cardères desséchées qui ont inspiré à Astrid plusieurs estampes. Je vois aussi un singe en céramique, celui des trois qui ne parle pas, les mains sur la bouche. Il est vrai qu'Astrid voit et entend, mais, en tout cas quand elle travaille, elle ne parle pas beaucoup. Elle est très concentrée.

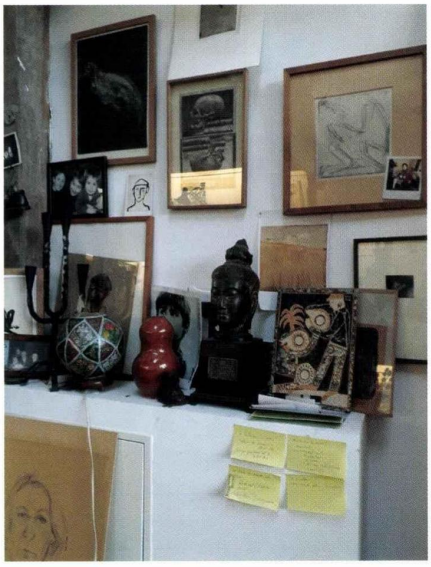
À la place de l'autel se trouve une grande table de travail, bien encombrée elle aussi. Un plateau supporte divers ossements d'animaux, un carnet posé devant montre qu'Astrid est en train de dessiner au feutre le crâne d'un fauve qu'elle pense être une hyène (ce dont je doute). Elle est très fière d'avoir elle-même trouvé ces ossements au cours de ses voyages : une vertèbre de vache, un crâne de chèvre, un crâne de phacochère recueilli en Patagonie (*sic*, je croyais le phacochère plutôt africain, ce devait être un immigré), etc.

Sur un coin est posée la table de chauffe, et le long du mur l'établi où elle prépare ses tirages d'essai et ses monotypes. Il y a tous les produits toxiques nécessaires au travail de l'imprimeur, et les chiffons de tarlatane suspendus tels des drapelets de fête à une ficelle qui traverse l'espace, en compagnie de quelques estampes pour une fois pas trop grandes mises là à sécher, comme chez Abraham Bosse.

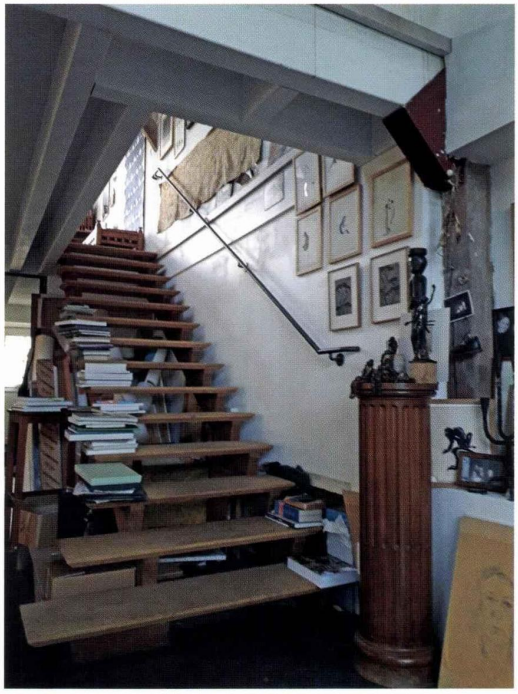
Une Ledeuil à histoires

La presse à taille-douce est derrière, à l'entrée de l'abside de gauche inondée de lumière. C'est une Ledeuil, que lui a installée l'inévitable Richebé. Elle vient de chez Georges Visat, rue du Dragon à Paris, où travaillait Albert Dupont. C'est une presse électrique, 68 cm de passage. Elle s'en sert beaucoup, me dit-elle, même si les tirages définitifs de ses grandes estampes





Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.



« C'est là que commence l'escalier qui monte à l'étage, ou la tribune. Chacune de ses marches en bois supporte son petit tas de livres. »

De haut en bas :
Vers la mezzanine.
© Maxime Préaud.

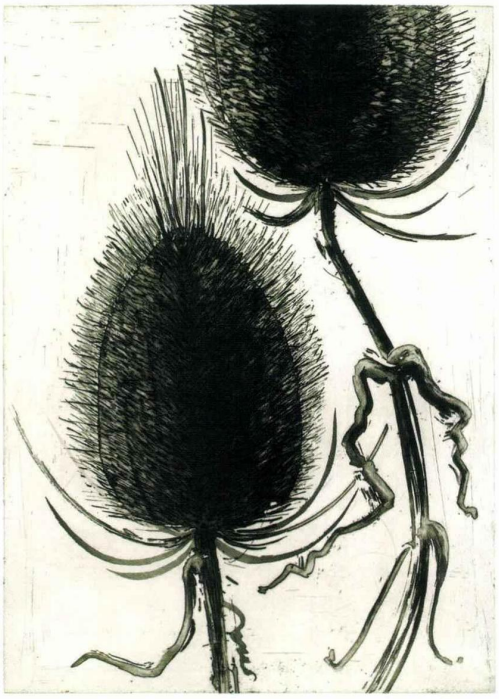
Grands Sillons, 2005, eau-forte et aquatinte, 60 x 50 cm. Photographe Germain Plouvier. © Astrid de La Forest / 2023, ProLitteris, Zurich.

se font en collaboration avec Raymond Meyer. Au fond de l'abside a été bâti en aggloméré un logement pour des cadres, dont certains sont très grands. En face a été installé un petit cabinet de toilette. Sur le retour, un haut meuble à tiroirs et des étagères renferment des outils, des boîtes d'encre, différents produits. Et juste derrière, à droite, s'ouvre la sacristie, dans laquelle se trouvent un réfrigérateur et un grand évier où, me dit Astrid, elle « fait tout », avec une étagère au-dessus supportant un tas de trucs, sur le côté une assiette contenant du marc de café pour se laver les mains tachées d'encre et un flacon de sauce de soja pour dégraisser les plaques.

De l'autre côté de l'autel, un autoportrait sévère au fusain est posé dans son cadre contre un appui sur lequel sont placés divers objets exotiques, parmi lesquels une tête de Bouddha. Sur la cloison au-dessus sont suspendues des photographies d'enfants, diverses œuvres encadrées dont une estampe d'Érik Desmazières (*Le Crâne de Thomas Brown*). À côté, sur une colonne tronquée, plusieurs statuettes en cire représentent des singes – on sait qu'Astrid a un côté primatologue, elle a beaucoup fréquenté à Paris la ménagerie du Jardin des Plantes – dont certains dans des positions étranges dues, me raconte-t-elle, à la canicule qui les a fait se ramollir et s'affaisser. Mais il y a aussi celui qui, en bronze, agrémente son épée d'académicienne, à côté d'une statuette africaine.

C'est là que commence l'escalier qui monte à l'étage, ou la tribune. Chacune de ses marches en bois supporte son petit tas de livres. Je ne crois pas qu'elle ait le loisir de les lire tous ; d'ailleurs le devrait-elle ? On arrive dans un espace très

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.



De gauche à droite et de haut en bas :
Grands Chardons III, 2006, eau-forte, aquatinte et pointe sèche, 65 x 92 cm, collection privée. Photographe Patrice Maurin-Berthier. © Astrid de La Forest / 2023, ProLitteris, Zurich.

Héron 1, 2009, carborundum sur Velin d'Arches 400 g, 70 x 199 cm, Courtesy Galerie Documents 15, Paris. Photographe Germain Plouvier. © Astrid de La Forest / 2023, ProLitteris, Zurich.

Brouillard, 2011, monotype et pointe sèche, 100 x 70 cm. Photographe Germain Plouvier. © Astrid de La Forest / 2023, ProLitteris, Zurich.

clair, à la fois chambre et salon, avec un lit double, un canapé et des fauteuils. Idéal pour l'été car, en ce moment, il fait plutôt frais. Et sur la cloison, dans des cadres, des estampes de paysages incitent à la rêverie. Astrid me montre un ensemble exceptionnel de « dessins de procès », exercice qu'elle a pratiqué pendant dix ans à ses débuts. J'en ignorais tout. Ils sont impressionnants de qualité et passionnants à regarder. Je regretterais fort qu'ils restent inédits. Peut-être faut-il commencer par feuilleter ces images pour comprendre le cheminement artistique d'Astrid, passée progressivement d'une virtuosité nécessaire à une simplicité élégante et solide, de l'atmosphère sinistre et confinée d'un tribunal à la brise romaine caressant gentiment les pins parasols. Et l'on peut apprécier, depuis cette espèce de balcon d'où l'on contemple à la fois la joyeuse pagaille plus ou moins organisée du rez-de-chaussée et, au-delà du long jardin, les collines bordant la rive droite de la Seine, le plaisir de travailler en ce lieu calme et lumineux.

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Astrid de La Forest, parcours et inspiration

Astrid de La Forest (1962) est la première stampassine – *i.e.* faiseuse d'estampes – à être élue à l'Académie des beaux-arts (2016). L'habit vert lui va d'autant mieux qu'elle trouve son inspiration essentiellement dans la nature, qu'il s'agisse d'animaux, comme les singes ou les hérons, d'arbres, comme les pins parasols de la Villa Médicis où elle a fait plusieurs séjours, de fleurs ou de cardères desséchées, de paysages de vignes ou de montagnes. Il lui arrive aussi de peindre et graver des êtres humains – il faut dire qu'elle a été longtemps portraitiste d'assises, avec l'habileté, l'acuité du regard et la rapidité d'exécution que nécessite cet exercice. Volontiers voyageuse, ses résidences d'artiste l'ont menée de Rome en Irlande, au Maroc, au Japon et jusqu'en Tasmanie.

Sa palette de peintre est sobre, mais c'est surtout la gestuelle qu'elle retrouve dans l'estampe, travaillant dans des formats suffisamment grands pour que son pinceau ou sa pointe y soit à l'aise. Ses épreuves exigent un travail d'impression précis et méticuleux, qu'elle a longtemps mené avec le taille-doucier suisse Raymond Meyer, où elle mêle subtilement le monotype aux effets de l'aquatinte et du carborundum, souvent sur des papiers préparés, enrichissant ainsi de nuances la vivacité des oppositions noirs-blancs qu'elle privilégiait naguère.

Astrid de La Forest devant *Forêt*, gravure au carborundum sur Velin d'Arches 400 g, 208 x 508 cm, spécialement réalisée pour l'exposition « Gardiens du silence » au musée Jenisch Vevey. © Magali Delporte.

Une rétrospective des œuvres d'Astrid de La Forest est présentée jusqu'à l'automne par la Fondation William Cuendet & Atelier de Saint-Prex au Musée Jenisch Vevey, accompagnée d'une monographie rédigée sous la direction de Florian Rodari. M. P.

« Et sur la cloison, dans des cadres, des estampes de paysages incitent à la rêverie. »

Astrid de La Forest, site Internet : astrid-delaforest.com, courriel : studio.astriddelaforest@gmail.com
L'artiste est représentée par la galerie Documents 15 à Paris (info@galeriedocuments15.com).

Prochaines expositions :
- Astrid de La Forest, Figures du vivant, gravures et monotypes, jusqu'au 29 octobre 2023, musée Jenisch Vevey, avenue de la Gare 2, 1800 Vevey, Suisse. Du mardi au dimanche de 11h à 18h. Tél. : 00 (0) 41 21 925 35 20, site Internet : museejenisch.ch

Catalogue : Florian Rodari, *Astrid de La Forest, ombres portées*, coéditions Snoeck et Fondation William Cuendet & Atelier de Saint-Prex, 172 p. Prix : 35 €.
- Gardiens du silence, jusqu'au 29 octobre 2023, exposition collective, musée Jenisch Vevey, une section consacrée aux « Pins de Rome », récente suite gravée par Astrid de La Forest lors de son séjour à la Villa Médicis.
- Figurations, un autre art d'aujourd'hui, jusqu'au 22 octobre 2023, exposition collective, maison Caillebotte, 8, rue de Concy, 91330 Yerres, tél. : 01 80 37 20 61, site Internet : maisoncaillebotte.fr

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.